

Deux avis à propos du tableau *L'Enterrement à Ornans* (1849–1850)

de Gustave Courbet

[...] Hélas, bientôt les discussions commencèrent, à propos de cette grande page où Shakespeare semble revivre, avec un peu de son génie et beaucoup de ses trivialités : *L'Enterrement à Ornans*. Ici le tempérament persiste, mais l'inconscience ingénue a disparu, et la Muse sentit qu'elle allait avoir à lutter contre un petit démon qu'elle n'a que trop souvent rencontré sur son passage : celui de la vanité, accompagnée pour le cas présent, d'une sorte de finaude matoiserie.

Les applaudissements de ses confrères n'avaient pas consolé le peintre de l'indifférence publique et peut-être le rusé paysan entrevoit-il l'âpreté de la lutte opiniâtre qui mène à la vraie gloire. Il va prendre le chemin de traverse. Pour forcer l'attention, il coupe la queue de son chien [...]

Jules Breton, *La Peinture*, Librairie de l'art ancien et moderne, Paris

Remarquez que la scène se passe à Ornans, une bourgade de Franche-Comté, entre simples paysans, dans un milieu où il reste de la religion, où la foi n'est pas entièrement morte : ce qui rend l'idée de l'artiste plus inconcevable encore et en fait presque un sacrilège.

Regardez ce fossoyeur au visage épaté, à la face de brute ; ces enfants de chœur indévots et polissons ; ces bedeaux au nez bourgeonné, qui, pour quelques sous, ont quitté leurs vignes et sont venus figurer au drame funèbre ; ces prêtres blasés sur les enterrements comme sur les baptêmes, galopant d'un air distrait l'indispensable *De profundis* ; quel triste et affligeant spectacle !

[...] « En quel siècle vivons-nous ? » demanderai-je aux hypocrites qui l'accusent. N'avez-vous jamais assisté à une cérémonie funèbre, et n'avez-vous pas observé ce qui s'y passe ? Nous avons perdu la religion des morts ; nous ne comprenons plus cette poésie sublime dont le christianisme, d'accord avec lui-même, l'entourait ; nous n'avons pas foi aux prières, et nous nous moquons de l'autre vie...

[...] C'est cette plaie hideuse de l'immoralité moderne que Courbet a osé montrer à nu ; et le tableau qu'il en a fait est aussi éloquent que le pourrait être un sermon sur la même matière, de Bridaine ou de Bossuet. Là, nous dit-il, je ne vois plus qu'une chose qui soit respectable : ce sont les pleurs des mères, des sœurs, des épouses ; c'est l'ignorance des enfants. Tout le reste est comédie et, comme vous dites, sacrilège. Or, ce sacrilège, vous ne l'apercevriez pas, âmes pourries et cadavéreuses que vous êtes, si la peinture ne vous le faisait entrer de vive force dans la conscience, par l'horreur même de la représentation...

[...] Que pèsent ici toutes les réserves de la plus malveillante critique ? La composition de *L'enterrement* viole toutes les règles... les personnages y forment une sorte de bas-relief désordonné... les têtes trop accusées au dernier plan, viennent au premier ?

Je vous accorde tout ce que vous voudrez. En est-il moins vrai que Courbet s'est ouvert dans l'art une nouvelle et immense perspective ; qu'une idée comme celle de *L'enterrement* est à elle seule une révélation, et que l'excitation idéaliste qui en résulte est si puissante, qu'on finit par trouver que l'artiste n'a point encore assez fait... ».

Pierre-Joseph Proudhon, *Du Principe de l'art et de sa destination sociale*, Librairie Garnier Frères éditeur, Paris